

XYZ. La revue de la nouvelle

Ecce homo

Anatoli Livry



Numéro 73, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livry, A. (2003). *Ecce homo*. XYZ. La revue de la nouvelle, (73), 69–74.

Ecce homo

Anatoli Livry

Tombe. Tombe. Tombeau. Tombeville : en russe Moguilev. C'est là qu'en 1911 est né Enoch Zimmermann. Pour ce qui est d'une tombe, il n'en a jamais eu. Sa mère, son père... s'étaient profilés à l'horizon braillard d'une cuisine, puis dissous peu à peu dans les fripes de l'éternité. Le ciel, les murs des masurettes et de la synagogue, les chablis à la frontière de la ville, la fange et la bourbe de la chaussée défoncée, la peau des parents et des voisins, les uniformes des fonctionnaires, les vêtements du rabbin avec sa barbe solidement accrochée à ses oreilles : tout était du même jaune, sale et délavé.

Jamais le rabbin Kogan ne regardait ses interlocuteurs dans les yeux : à tout moment ses prunelles roulaient vers la suie du plafond, seul le côté gauche de sa bouche souriait, et c'est pourquoi la salive coincée à la commissure de ses lèvres était ce qu'on remarquait le plus. Il aimait caresser les épaules des garçons du *héder* et, obnubilé par le nombre trois, grommelait comme tétanisé : « *èhad, chtaim, chaloch, chaloch, chaloch* », farfouillant de la paume plus bas, toujours plus bas, plus bas...

Sa seconde vocation était de dénoncer au gras capitaine de gendarmerie les parents de ses élèves. Mais Enoch, trop jeune pour être initié aux secrets de la cour, s'écartait instinctivement de la puanteur hépatico-chacalesque vomie par le gouffre de Kogan, bordé de l'amas putride de ses dents.

Un jour, sur ce décor couleur de rat vinrent palpiter des panneaux pourpres, taches sanglantes, inhabituelles tout d'abord mais dont on se lassa vite. D'ailleurs, les panneaux pâlirent bientôt, se fondant avec le reste. Personne n'avait compris pourquoi on avait fait la révolution à Petrograd ni pourquoi les citadins, sous le commandement de Kogan, avaient massacré le capitaine ; il n'y avait pas eu de changements : sauf que la boue atteignait maintenant les chevilles et que le rabbin avait décollé sa barbe et revêtu un uniforme de l'armée rouge, puis, devenu comme cul et

chemise avec le chef de la Tchéka, était parti enseigner dans une école soviétique, vrillant de ses bottes monstrueuses le magma boueux.

Enoch grandissait, conscient du mutisme, de la bêtise, de la cécité, de la ladrerie de son entourage : ils bouffaient des quenelles, se soûlaient à en perdre connaissance et souriaient railleusement ; à peine tentait-il d'exprimer l'audacieuse sensualité avec laquelle il s'imprégnait du monde. Le jeune garçon savait où se placer et comment plisser les yeux pour que la forêt se couvre d'or ou d'émeraude et lui chuchote ses secrets souples et voluptueux ; ou bien de quelle façon renverser la tête pour se retrouver le plus simplement du monde dans l'azur exalté ou plonger dans la fraîcheur du drapé soyeux de la nuit, bruissant sous la pesanteur du corps et parsemé d'étoiles dont il comprenait le langage. Parfois, aussi, une *cochonnerie* s'emparait de lui, qu'il n'arrivait pas à maîtriser au début, mais dont il apprit plus tard à se libérer, et elle s'écoulait au dehors avec ses larmes brûlantes. Quant à ses semblables, il ne les remarquait pas et c'est pourquoi ils le battaient.

Dans la nouvelle école, on mettait Enoch au coin et douze créatures sales et pernicieuses se ruaient sur lui en bande et le pressaient contre le mur à l'étouffer. Un jour, il avait même perdu connaissance, mais d'habitude, il se débattait comme un diable et courait ensuite se laver les mains dans le cagibi du gardien. En dépit de ces vexations, il ne pouvait s'obliger à haïr ses bourreaux, à leur rendre la pareille avec cette lâche duplicité qui était devenue la norme entre jeunes soviétiques fraîchement sortis du moule.

Le seul attachement d'Enoch était le vieux David, un artisan renfrogné au regard perçant et au sourire d'ivoire. Il connaissait le français, l'allemand, le grec et l'hébreu et, de sa plume d'oie qui crachait, formait impeccablement les mots russes, s'attirant du même coup les malédictions de Terenti Nogov qui écrivait les requêtes pour tous les Juifs de Moguilev. David avait appris à Enoch que l'auteur du *Malheur d'avoir de l'esprit* ne s'appelait pas Griboïed et que *Le prisonnier du Caucase*, qui commence par la

fin¹, n'avait pas été écrit en yiddish, contrairement à ce que prétendait Kogan.

Mais bientôt, l'ancien rabbin promu directeur s'était présenté chez David et avait obséquieusement gloussé derrière son large dos pour finir dans un piaillage : « Nous nous comprendrons » ; puis, après avoir dispensé une caresse à la poignée de la porte et un sourire abject à la torah lucide et pétrifiée de dégoût, il avait disparu. Enoch, assis sur le banc, avait entendu David, sans prendre la peine d'interrompre un seul instant son travail, siffler entre ses dents une remarque sur la nécessité qu'il y avait pour Kogan de trouver un caleçon convenable et de s'en couvrir le visage. Une semaine plus tard, par une nuit furtive, un chariot fracassant attelé d'un cheval piaffant et invisible s'était arrêté devant le perron de David qu'Enoch n'avait plus jamais revu.

Enoch fut réformé après quelques mois infernaux à l'armée et passa la douzaine d'années qui suivirent à essayer de ne pas se dissoudre dans l'air de plus en plus âcre et obscène. Mais plus que le travail à la poste, plus que son chef bolchevik pédéraste, plus que l'absence d'amis et de femme, plus qu'un mot échappé à l'improvisiste qui tombe à terre avec un fracas assourdissant, plus que tout cela, il craignait les pièces étroites et confinées, les buanderies, les caves, tous ces espaces exigus, pleins d'une masse de gens et sans issue, comme ce recoin où avaient essayé de l'acculer les fiers pionniers tout frais sortis du *héder*. Le mot étranger « claustrophobie » n'avait pas encore atteint ses oreilles, mais Enoch était pris de sueurs froides, son crâne s'emplissait d'une rafale tournoyante et il s'affaissait sur le sol du camion, lorsque sous la bâche cahotante, assiégé par ses collègues transpirant et brailant dans l'obscurité et par le blanc de leurs yeux qui dévoraient son air, il roulait en direction du kolkhoze. On le giflait, et le monde trouble restaurait lentement sa décoration branlante. Souriant faiblement, il faisait semblant de remercier ses compagnons railleurs qui savaient prendre les poses les plus acrobatiques, se serrant si

1. *Le prisonnier du Caucase* de Lermontov commence par une citation de Konets (ce qui veut dire « fin » en russe).

nécessaire à six sur les bancs rugueux, et lâchaient des gaz en ricant. Kogan occupait toujours la place à côté du chauffeur barbu, lui racontant des histoires salaces dont il riait lui-même, tout en tirant de son nez des viscosités qu'il étalait sur le siège en skai. Enoch n'osait refuser les travaux bénévoles du samedi, torturé par la peur de se retrouver dans une pièce encore plus étroite et grouillante : ce n'était pas tant la prison qui l'horrifiait que le rétrécissement de son espace vital déjà bien entamé.

Le soir, il aimait se poster devant une glace et, avec un sourire doux, sérieux et compatissant, regardait son reflet ébouriffé ; quand la *cochonnerie* fondait à nouveau sur lui, il se mettait à sangloter, tout en sentant du fond de ses entrailles qu'il aurait pu exprimer cette tension qui le submergeait autrement que par des larmes ; mais par quel moyen, il ne savait au juste. En dépit de cet effacement craintif, de la grisaille de sa vie, associée à la censure pudique à laquelle il soumettait chacune de ses paroles, la nuit, une voix lui chuchotait qu'il n'était pas fait pour ce monde ; lui-même, d'ailleurs, malgré tous ses efforts, ne pouvait s'imaginer à quarante ans.

Puis vinrent les Allemands ; les drapeaux qui, à force de déteindre, avaient fini par virer au jaune foncé furent remplacés par d'autres noir-blanc-rouge ; les nouveaux venus paradèrent dans des uniformes immaculés, arborant des sourires éclatants qui, au premier abord, plurent à Enoch, mirent les Juifs dans des wagons à bestiaux et les envoyèrent dans un camp. Enoch ne sut jamais si on leur avait distribué la moindre nourriture, car à peine eut-il entrevu la masse humaine compacte à la respiration oppressée contre laquelle on l'avait jeté, à peine fut-il entré dans le wagon, qu'il perdit connaissance, restant allongé dans un état de semi-conscience jusqu'à la gare finale.

Au camp, pendant la journée, il fallait concasser des pierres. La nuit, sur le châlit voisin, Kogan sifflait de son nez velu, mais il finit par déménager dans la baraque des laquais au service des soldats de la caserne allemande.

Au printemps 1944, Enoch attrapa la tuberculose mais le dissimula. S'affaiblissant de jour en jour, il tomba une fois dans

un buisson d'épines et se taillada toute la tête. La patrouille qui le ramassa le traîna jusqu'à l'infirmerie, et le médecin allemand arrivé le matin lui permit pour la première fois depuis deux ans et demi de se laver dans les bains dont, jusqu'à présent, il ne soupçonnait pas l'existence.



L'air était âpre. Enoch s'approcha en boitillant et, sans bruit, occupa une place dans la file de ses frères tourmentés, décrépits, difformes, honnis et aimés et, immobile, parcouru d'un frémissement de jouissance voluptueuse, imagina les sensations qui l'envahiraient lorsque, d'ici quelques minutes, le filet d'eau tiède tant désiré s'enroulerait autour de son corps comme un serpent. Kogan se retrouva derrière lui et, dans un souffle haletant et sifflant, se mit à raconter qu'il venait se laver ici chaque vendredi. « Il ment, pensa Enoch, mais que va-t-il m'arriver s'ils recommencent à m'écraser ? » On faisait entrer les gens par douze. La fumée noire des bains s'échappait dans un ciel vite assombri au croassement zézayant de Kogan.

Soudain, une Allemande dans son élégant uniforme apparut derrière la foule crasseuse, souffla quelques mots à l'oreille d'un officier trapu et partit d'un rire sonore. Enoch ne pouvait détacher d'elle son regard attentif et, se remémorant en un éclair sa vie entière, il comprit que c'était l'amour. Ses lèvres n'étaient ni plus charnues ni plus minces que celles d'une concubine dans un rêve sensuel, et des cheveux d'or s'échappaient de sous son calot. En riant, elle glissait un regard las sur la triste file d'attente... Enoch était un chevalier. Il donnerait sa vie pour elle, il se battrait comme un lion, et alors, elle... Ses yeux bleus s'arrêtèrent sur lui. « *Sardelle* », prononça-t-elle. Enoch ne comprit pas, et, sans cesser de la dévorer d'un regard d'adulation ardente, il avança vers l'appel des portes béantes.

Kogan, impatient, fit une tentative pour se faufiler devant, mais l'Allemande, remarquant un mouvement contrevenant à l'ordre, le saisit par l'épaule sans un mot. Le coupable reçut dans

son derrière émacié un coup d'un soldat arrivé à point nommé. Avec une grimace dégoûtée qui la rendait encore plus jolie, l'Allemande s'approcha d'un robinet pour se laver les mains.

Oublieux des bains, Enoch avançait comme un mécanisme qu'on aurait remonté. Il entra. À l'intérieur, quarante individus des deux sexes nus avaient du mal à garder leur équilibre, s'agrippant à leur entre-cuisses. Comme des poissons privés d'oxygène. Pour lui il n'y avait ni place ni air. Les portes se refermèrent hermétiquement avec le bruit métallique d'un clou fiché dans du bois. Enoch s'appuya de ses bras tendus et faiblissants au mur des corps qui déjà s'effondrait. « Pourquoi ? » se mit-il à hurler et, ensuite, plus doucement, joyusement, inconsciemment, comme en proie tout à coup au délice d'un songe narcotique : « Enfin ! ».

Paris, 1998

Traduction du russe par Michèle Astrakhan